

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 » » 14 » » six mois.  
 » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 13 Janvier 1866.

### BULLETIN.

Il faut bien le reconnaître, la poursuite dirigée contre le général Prim et ses partisans est demeurée jusqu'à présent inefficace. Les dépêches que nous transmet l'Agence Havas ne nous fournissent aujourd'hui encore aucun renseignement précis, aucun fait certain.

On commente diversement le rappel à Madrid du maréchal Concha et son remplacement par le général Serrano, au commandement de la colonne ayant mission d'arrêter les rebelles d'Aranjuez.

Une proclamation du capitaine-général de Madrid, dit le *Moniteur* dans son bulletin d'hier, fait connaître à la population que les groupes poussant des cris séditieux seront dispersés par la force.

La tranquillité ne régnerait donc pas dans la capitale de l'Espagne ainsi que le prétendent depuis huit jours les dépêches officielles.

Le bruit a couru hier à Paris de la mise en état de siège de toute l'Espagne.

Le *Moniteur* publie le récit d'une campagne faite par le gouverneur du Sénégal contre quelques tribus hostiles à notre colonie. Pour avoir été courte, cette petite campagne a pourtant été assez meurtrière.

L'ennemi a été fort maltraité; mais, du côté français, on a eu à déplorer la mort d'un capitaine, d'un chirurgien-major et d'un certain nombre de soldats. Nous avons eu une cinquantaine de blessés, parmi lesquels il faut compter le gouverneur-général.

On écrit de Dublin que le gouvernement anglais paraît adopter chaque jour de nouvelles précautions contre un soulèvement en Irlande. Cette semaine la police a saisi beaucoup d'armes dans des maisons de Dublin.

J. REBOUX.

### Nouvelles d'Espagne.

Les renseignements qu'on va lire sont pris dans une lettre de Madrid écrite par une personne en position d'être bien informée :

« Quelques proclamations des amis du général Prim ont été distribuées clandestinement dans Madrid et dans les casernes.

« Aux dernières nouvelles, le général Prim atteignait déjà les montagnes de Tolède, après avoir eu l'intention d'entrer à Daimiel, et avoir rebroussé chemin à un quart-d'heure de distance en apprenant que le général Concha occupait cette ville.

« On s'attend à une rencontre entre les insurgés de la colonne commandée par le général Zavala, mais je crois que les premiers pourront gagner le Portugal sans être incommodés. »

On lit dans la Presse :

Le *Moniteur du soir*, dans son bulletin hebdomadaire, est très sobre de réflexions, sur les événements dont l'Espagne est actuellement le théâtre. Et même, par l'absence avec laquelle il constate que la tranquillité n'a pas été troublée dans la capitale et dans les populations des provinces, il trahit le vœu qu'il fait pour le triomphe du gouvernement.

Cette interprétation des préférences de la feuille officielle est d'ailleurs confirmée par une nouvelle que nous ne saurions absolument garantir mais qui nous semble très vraisemblable.

Le gouvernement espagnol aurait porté officiellement, par voie diplomatique, à la connaissance du gouvernement français les événements qui viennent de se produire. De son côté, le gouvernement français aurait déjà répondu à cette communication, et dans sa réponse il aurait émis le vœu que l'énergie déployée par le gouvernement espagnol eût rapidement raison des tentatives insurrectionnelles.

On écrit de Barcelone le 9 janvier :

« Depuis quelques jours la population était inquiète, on craignait un mouvement insurrectionnel. Des rassemblements nombreux mais dispersés assez facilement avaient provoqué une proclamation du gouverneur qui annonçait aux habitants qu'il emploierait la force si les rassemblements, les cris, les sifflets se renouvelaient. En même temps le gouvernement faisait entrer à Barcelone les gardes nationales des environs et demandait des renforts à Majorque.

« Hier au soir les rassemblements se sont produits de nouveau sur la place de la Constitution, dans la rue de Fernando et dans la Rambla. On remarquait beaucoup d'individus étrangers à la ville, et des cris séditieux partaient de la foule. L'infanterie de marine et la garde nationale ont sommé la foule de se disperser, mais ils n'ont eu d'autre réponse que des sifflets. On a voulu arrêter les meneurs, mais le peuple a chargé la troupe qui a fait feu. Il y a eu trois morts et cinq blessés du côté du peuple. A la suite de ces troubles, la Catalogne a été mise en état de siège ainsi que l'Aragon. »

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Bayonne, 11 janvier.

Les lettres de Madrid du 10 disent : Il est inexact que le maréchal Coucha soit blessé. Il est venu hier à Madrid et est allé au palais où il a eu une entrevue avec le maréchal O'Donnell.

Le général Prim s'est, dit-on, réfugié dans les montagnes de Tolède abandonnant la voiture qui le transportait. L'attelage, les bagages, tout est tombé au pouvoir des troupes royales.

La Reine a reçu hier une députation qui lui a présenté un Message de la Chambre des députés. Sa Majesté a répondu : « Malgré l'affliction que j'éprouve en considérant la triste spectacle de la rébellion de quelques militaires, c'est une grande consolation pour moi de voir les représentants de la nation m'offrir leur appui et leur manime témoignage de loyauté. »

La Correspondencia publie un télégramme du capitaine-général de la Catalogne qui mande à la date du 10 que l'ordre le plus complet règne à Barcelone.

De Saragosse même date, les autorités télégraphient la même chose.

Madrid, 11 janvier, 1 h. 40 m. du matin.

Il y a eu ce soir une fausse alarme à Madrid qui a cessé au bout de très peu de temps ; le calme est complètement rétabli. La tranquillité la plus complète règne dans les provinces. Prim est toujours dans les montagnes de Tolède, manœuvrant pour échapper aux troupes qui le poursuivent et avec l'espoir de passer en Portugal. On envoie des colonnes pour lui fermer la retraite du côté de l'Estramadure.

Madrid, 11 janvier, 5 h. du soir.  
La division commandée par le général

Zabala, qui se trouvait hier à Malagon, et la colonne du Gouvernement de Ciudad-Real, avançant par la vallée du Guadima, en même temps que le général Echagüe par la vallée du Tage, ont forcé les insurgés à sortir de l'intérieur des montagnes de Tolède et à prononcer décidément leur mouvement par l'Horeajo, vers la frontière de Portugal.

La tranquillité est complète à Madrid et dans les provinces.

Nota : L'Horeajo est situé à l'ouest de la province de Ciudad-Real, près de l'Estramadure.

Madrid, 11 janvier, 11 h. 30 m. du soir.

Le général Prim se dirige précipitamment vers le Portugal par Guente de l'Arzolispo.

Les débouchés principaux des montagnes sont occupés par des troupes envoyées à cet effet. La dispersion des insurgés est complète. Le pays est tranquille partout.

Barcelone, 11 janvier, 10 h. du soir.  
La ville ainsi que le district continuent à être tranquilles.

Rome, 11 janvier.

Divers accidents ont été occasionnés hier par le mauvais temps dans le port de Civita-Vecchia. Un navire chargé de grains a coulé. Un autre navire chargé de vinaigre est endommagé. La corvette pontificale *Conception* a heurté le navire français *l'Aunis*. Beaucoup de barques de pêcheurs ont été perdues. La plus grande partie des parapets du port a été détruite. Personne n'a péri.

Le *Journal de Rome* annonce la mort du général Kalbermatten, ancien ministre des armes.

Le *Moniteur* publie un arrêté du ministre d'Etat portant que dans le palais de l'Exposition universelle une galerie sera consacrée aux œuvres antérieures au dix-neuvième siècle. Voici le texte de cet arrêté :

« Considérant que l'achèvement des plans du palais permet d'organiser dans ses détails l'exposition des œuvres antérieures au dix-neuvième siècle ;

« Considérant qu'il importe à la pratique des arts et à l'étude de leur histoire de faciliter la comparaison des produits du travail de l'homme aux diverses époques et chez les différents peuples, de fournir aux producteurs de toute sorte des modèles à imiter et de signaler à l'attention

publique les personnes qui conservent les œuvres remarquables des temps passés :

« Arrêté :

« Art. 1<sup>er</sup>. La galerie de l'histoire du travail recevra les objets produits dans les différentes contrées depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

« Art. 2. Les objets se rattachant à l'industrie de chaque nation seront placés dans une portion distincte de la galerie, et disposés de manière à caractériser les époques principales de l'histoire de chaque peuple.

« Art. 3. L'exposition des sections étrangères sera faite par les soins des commissions chargées d'organiser la participation de chaque pays à l'Exposition universelle de 1867.

« Art. 4. Une commission spéciale est chargée d'organiser pour la section française l'exposition des produits caractérisant les différentes époques de l'histoire du travail national, et de soumettre à l'approbation de la commission impériale les règlements et instructions à publier dans ce but. »

Ont été nommés membres de cette commission qui sera présidée par M. de Nieuwkerke : MM. de Laborde, membre de l'Institut, directeur général des archives ; de Longpérier, de l'Institut, et conservateur des antiques au musée du Louvre, du Sommerard, directeur du musée de l'Hôtel Clugny, Lartet, membre de la société d'anthropologie, et le baron Alphonse de Rothschild.

Le bilan de la Banque de France constate une diminution de 20 millions dans l'encaisse métallique qui est tombé à 308 millions, et une augmentation de 17 millions dans le portefeuille qui s'est élevé à 741 millions. Il faut noter aussi une nouvelle augmentation de 6 millions dans la circulation des billets qui est à 934 millions le chiffre le plus élevé qu'elle eût atteint jusqu'ici.

Le compte-courant du trésor créditeur a fléchi de 69 à 64 millions. Les comptes particuliers se sont élevés à Paris de 146 à 159 millions, tandis qu'ils ont fléchi dans les succursales de 34 à 26 millions.

— Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation : Comptes particuliers, 4,503, 604 livres sterling ; réserve de billets, 25,005 liv. st.

Diminution : Compte du trésor, 3,935, 799 liv. st. ; portefeuille, 2,400,493 liv. st. encaisse métallique, 218,354 livres st.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 14 JANVIER 1866.

N° 3.

## LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

### PREMIÈRE PARTIE.

L'ENFANCE.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 12 janvier.)

Tous deux appartiennent à cette noble lignée d'honnêtes gens que les fausses joies du monde n'ont point séduits, que les feux follets de l'ambition et de la fortune n'ont point égarés en de périlleux sentiers, qui font le bien par une impulsion naturelle, comme d'autres le mal par un funeste penchant. Heureuses gens qui, à travers les vicissitudes de la vie, conservent le repos de la conscience et, dans la simplicité de leur âme, semblent chaque jour entendre le chant des anges sur les collines de Bethléem : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

L'humble juge de Morez pouvait avoir un poste plus important. L'idée ne lui vint pas un instant de le solliciter, ni même de l'accepter, quand on le lui proposa. Il s'était attaché à ce canton, où il avait acquis l'estime générale, et il paraissait éprouver ingénument qu'on ne pourrait le

remplacer, comme ce bon vieux député qui disait : « Si on ne me réélit pas, la chambre n'aura plus de doyen d'âge. »

A sa mort, il me légua, ainsi qu'il me l'avait annoncé, sa montre en or. Elle est là, près de moi, sur ma cheminée. Comme autrefois, elle sonne encore les heures. C'est le même timbre argentin.

Hélas ! ce ne sont plus les heures de ma jeunesse !

Le curé ne pouvait rien léguer. Il donnait journallement aux pauvres tout ce qu'il avait, jusqu'à son linge. Dans sa dernière maladie, il donnait encore le peu qui lui restait. Ses paroissiens payèrent ses funérailles.

De loin en loin, dans notre maison de la Doye, nous recevons une autre visite qui ne nous réjouit guère. C'est celle de M. Vernois, le propriétaire de la manufacture dont mon père était le régisseur.

Fils d'ouvrier et, à l'âge de quinze ans, ouvrier lui-même, il s'est peu à peu élevé au-dessus de sa première condition ; il a, par son travail et son intelligence, dignement conquis l'emploi de contre-maître là où il avait été simple artisan. Puis, il s'est enrichi par diverses fructueuses spéculations. Mais, à mesure qu'il augmentait sa fortune, il devenait plus âpre au gain, plus rudement occupé de ses calculs et plus soucieux de leur réussite. En même temps, ses succès développaient en lui un orgueil insensé. Un député, dont il avait ardemment soutenu la candidature, achève de lui donner le vertige en le faisant décorer.

Quand je l'ai connu, il avait toutes les arrogantes prétentions et tous les ridicules d'un sot parvenu. Il parlait avec emphase de la maison qu'il avait fait construire au bord de la Biemme, de l'aménagement

qu'il y avait mis et de tout ce qu'il y avait dépensé pour y adjoindre un jardin. Pendant la tournée du conseil de révision, il avait eu l'honneur de recevoir, dans cette brillante demeure, M. le préfet, et d'étaler devant lui sa nouvelle argenterie. Il comptait être prochainement nommé maire ; il annonçait à ses familiers l'intention de se présenter quelque jour à la députation, et ne doutait pas qu'il ne dût, un peu plus tard, être appelé à la pairie. En attendant, il imposait la livrée à ses domestiques le chapeau galonné, l'habit à larges basques, voire même, dans les jours de cérémonie, la culotte avec les soulers à boucles, et il avait pris l'habitude de signer, en tête de son nom de famille, les deux premières lettres de son nom de baptême : *Denis*, ce qui lui constituait un joli semblant de particule aristocratique. Les gens qui voulaient lui être agréables se conformaient à cette indication, et ne manquaient pas de l'appeler M. de Vernois.

Lorsque M. de Vernois venait nous voir, par hasard, bien entendu, dans une de ses courses en voiture aux environs de Morez ; car, un tel seigneur ne pouvait descendre de son Louvre tout exprès pour visiter de petites gens, je jetais d'un air superbe les rênes de son cheval à son jockey, s'avançait bruyamment dans la salle où était ma grand-mère, et lui disait, d'un ton de voix hautain, en soulevant du bout du doigt son chapeau :

« Bonjour, madame Fraisans, vous allez bien ? J'en suis charmé. Toujours contente de votre maisonnette ? Vous avez raison. Il faut savoir se contenter de son sort. Et ce garçon, ajoutait-il en abaissant sur moi un regard glacial, j'espère qu'il travaille. Les pauvres doivent travailler.

Quand il sera plus grand, nous penserons à lui, nous aviserons au moyen de l'employer. »

Puis, il sortait et s'en allait, disant aux personnes de notre connaissance qu'il rentrait :

« J'ai été voir Mme Fraisans, une singulière femme, qui ne paye pas pour tout ce qu'elle possède cinquante francs de contribution, et qui a des airs de fierté, comme si elle avait un compte ouvert à la banque de France. Mais je m'intéresse à elle, à cause de Nerber, son gendre, qui a été à mon service. »

Et tous ses flatteurs d'applaudir à un si généreux sentiment.

Geneviève l'avait en horreur et frémissait quand elle le voyait apparaître. Ma grand-mère le recevait avec une austère dignité, et ne répondait à ses interpellations que par de froids monosyllabes.

Cependant, un jour qu'il avait été plus grossier encore que dans ses précédentes visites, elle leva la tête et dardant sur lui un regard imposant :

« Monsieur Vernois, dit-elle, j'ai fréquenté dans ma jeunesse le salon de M. Dusillet, l'ancien maire de Dole, qui était un homme d'un rare esprit ; j'ai été invitée à dîner chez M. Chiffet, premier président de la cour de Besançon ; j'ai eu l'honneur de connaître quelques descendants des Toulangeon, des de Scey, des Grammont, des d'Aremberg, des Mérode, les plus anciennes familles de Franche-Comté, ils étaient assurément moins nobles et moins illustres que vous, mais ils étaient plus polis. »

Si, à cette brusque apostrophe, le glorieux financier avait répliqué un mot, ma grand-mère se serait écriée :

« Je suis de la famille des Martelle, et vous n'êtes qu'un manant. »

Mais il s'en alla en grommelant quelques paroles inintelligibles, et resta un an sans revenir.

Il avait un fils unique, un peu plus âgé que moi, qu'il élevait comme un prince, qui portait des jaquettes de velours brodé, et de grands cols de chemise garnis de dentelle. Les petits ouvriers, les gamins de Morez, cette race fine et railleuse que l'on trouve partout, se moquaient de lui, et dans toute la ville, il n'avait pas un ami.

Moi, plus heureux, j'avais, à la Doye, trois bons amis, auxquels je pense encore souvent. Le premier s'appelait Guillaume, le second Benoit, le troisième Tambour.

Guillaume est le fils d'un de nos voisins, d'un honnête et laborieux horloger qui, par le seul produit de son travail, subvient aux besoins d'une nombreuse famille. Guillaume, l'aîné de ses enfants, fréquente, ainsi que moi, l'école de Morez. Il vient me chercher, chaque matin ; nous parjurons ensemble et nous revenons ensemble. Il n'apprend point par cœur, comme moi, des pages de Chateaubriand ou de Fénelon. En revanche, il saisit, avec une remarquable facilité, tout ce qui tient à l'enseignement des choses pratiques. Il a une sorte d'aptitude innée pour la mécanique ; un goût particulier pour le dessin dont on nous donne à l'école des leçons élémentaires. Il a aussi une étonnante prestesse dans les doigts. C'est lui qui fabrique la plupart des jouets et des engins de chasse et de pêche que nous employons dans nos jours de congé. De plus, il est robuste et courageux. Il s'est battu pour me défendre, et jamais ne s'est vanté du service qu'il m'avait rendu. Comment